



Kerjean Pierre : Né le 18-02-1852 à Guipavas ; 1875, prêtre (à Poitiers), vicaire à Saint-Pierre-Quilbignon ; 1889, recteur de Sainte-Sève ; 1892, recteur de Lampaul-Guimiliau ; 1903, recteur de Saint-Martin de Morlaix ; 1910, chanoine honoraire ; 1911, curé archiprêtre de Châteaulin ; décédé le 30-09-1926.

Étude : *Semaine religieuse de Quimper et Léon*, 1925, p. 860 (noces d'or) ; 1926 p. 726-728.

La mort frappe parfois avec une soudaineté terrible. Le mercredi 25 Septembre, après son repas du soir, M. le Curé de Châteaulin quittait ses vicaires en échangeant avec eux un très cordial bonsoir. Le repas avait été gai ; M. le Curé y avait aimablement plaisanté. Soudain, vers 10 h. 1/2, sa fidèle domestique l'entendit se lever, ouvrir la porte et la fenêtre de sa chambre à coucher. Peu après, un bruit de chaises fiévreusement remuées lui parvenait, avec celui de violents efforts que M. le Curé semblait faire pour vaincre une oppression tenace qui l'aurait étranglé. Inquiète, elle monta rapidement. M. le Curé put lui dire péniblement : « C'est la fin, la fin.. » Quelques minutes après, MM les Vicaires étaient près de lui. Quand ils finissaient de lui administrer les Saintes Onctions, il ne respirait plus.

Mort rapide, mais mort très douce. Ses traits, aussitôt qu'il eut rendu le dernier soupir, prirent un air de calme et de paix extraordinaire.

Mort attendue et dont l'approche, semble-t-il avait été pressentie. Sur sa table de lecture, placée au milieu de la chambre, sous le bec électrique, ses Vicaires trouvèrent *l'Histoire d'une âme*, ouverte à la page d'un cantique célébrant la beauté de la mort chrétienne.

« C'était, a écrit Mgr Duparc, un prêtre éminent. » Il le fut, en effet, par l'intelligence qu'il avait vive et pénétrante, par les talents que Dieu lui avait départis nombreux, par sa haute vertu sacerdotale.

M. Kerjean était né en 1852, au village de Kerhorre, en Guipavas, — Le Relecq Kerhuon ne devint paroisse qu'en 1869, — d'une famille de pêcheurs, race rude mais croyante. Tôt après sa naissance, son père mourait. Il fut élevé par sa mère, une sainte femme, une Bretonne de l'ancien temps, qui lui insuffla sa foi profonde et sa mâle énergie, et fut tout heureuse de voir son unique enfant se diriger vers le Séminaire.

Mis au collège de Lesneven, il s'y montra un élève brillant, quelque peu turbulent aussi, plein de vie et de gaieté, à l'esprit parfois caustique. Tous les ans il remportait de nombreux succès, qui furent couronnés par le prix d'honneur de Discours français en rhétorique. Quatre ans d'études cléricales au Grand Séminaire de Quimper, et Mgr Nouvel l'envoie avec M. Bargilliat, récemment décédé, et M. Stéphan, mort curé-doyen de Saint-Renan, prendre ses grades canoniques à la Faculté de Théologie fondée à Poitiers par Mgr Pie (1875). Nos trois Bretons y conquirent de haute lutte leur licence en Droit canonique.

Rentré dans son diocèse, M. Kerjean fut nommé vicaire à Saint-Pierre-Quilbignon. Il y inaugura, non sans difficultés, les nouvelles formes d'apostolat : une musique instrumentale, moyen d'action et d'influence sur les jeunes gens ; des séances récréatives, qui groupaient de temps en temps les familles entières de la paroisse sous l'œil de leur pasteur ; un Patronage enfin. C'était, croyons-nous, le troisième en date dans le diocèse, venant immédiatement après ceux de Recouvrance et de Lesneven, ce dernier fondé par un compatriote et émule de M. Kerjean, M. Guillaume Kervennic, vicaire, aujourd'hui le R. P. Siméon, O. S. B. à Kerbénéat.

C'est à Saint-Pierre aussi que M. Kerjean commença de s'adonner à la prédication et à l'œuvre des Missions. Il y réussit à l'égal des meilleurs. Doctrine sûre, exposition claire, voix d'orateur, ample, puissante et souple, capable de rendre jusqu'aux moindres nuances de la pensée, tantôt caressante et douce, parfois tonnante pour mieux fustiger vices et les défauts. Avec cela, un talent de narrateur rare, une mimique expressive, des yeux pétillants de finesse et de malice, qui pouvaient, à volonté, provoquer le rire ou amener les pleurs. Les nombreux prêtres - une centaine - qui assistèrent à son enterrement, attestent que toujours il fut prêt à se dévouer et que maintes et maintes paroisses de Tréguier aussi bien que de Cornouaille et de Léon, eurent le plaisir et l'avantage d'entendre sa parole forte et imagée.

La plume chez lui valait la parole. A cette époque, chez nous, on le sait peut-être, vers 1880, la Presse catholique n'existait pour ainsi dire plus. Le journal français trihebdomadaire, *l'Océan*, allait sombrer, faute d'argent et de lecteurs. Le *Courrier du Finistère*, lui-même, réduit à trois cents abonnés, se préparait à mourir. Trois hommes de cœur se levèrent, qui voulaient sauver le *Courrier* ; M. Le Coz, vicaire à Recouvrance ; M. Treussier, vicaire aux Carmes, et M. Kerjean, qui, écrivant tantôt en breton, tantôt en français, veillait sur les articles d'Histoire, de questions sociales, de doctrine religieuse. Rapidement, le *Courrier* reprit vie et santé. En six mois, de 300 le nombre des abonnés s'éleva à 1.500. Grâce à M. Kerjean et à ses dévoués collaborateurs, le journal pouvait partir pour de plus hautes destinées.

Entre temps, sur le conseil d'amis du breton, M. Kerjean songeait à procurer aux fidèles des lectures sérieuses et instructives.

En 1900, paraissait son *Mis Sant Joseph*, ouvrage orné de dessins et gravures dues à la plume experte de M. Guillaume Toscer. Vrai traité de vie chrétienne solide et pratique, série de leçons dont les données, puisées aux meilleures sources, les Pères et les commentateurs de l'Ecriture, sont rendues plus attrayantes par les détails topographiques que l'auteur emprunte à ses souvenirs de pèlerin de Terre Sainte.

Deux fois, en effet, il fit le pèlerinage de Jérusalem. A son deuxième voyage, il emporta de France une table de marbre sur laquelle il avait fait graver le *Pater* en pure langue bretonne, table qui se trouve encore exposée dans le couvent du Carmel, au Mont des Oliviers, auprès des autres monuments reproduisant le *Pater* en 36 langues diverses.

A son retour de Terre Sainte, il consigna ses souvenirs et impressions dans un livre intitulé *Mis Mari ar C'halvar*, orné de nombreuses photographies et vues diverses de la Palestine, et où les prêtres, chargés de « déclarer la Passion », trouveront une ample mine de renseignements.

N'oublions pas, avant de terminer, de signaler la tendre dévotion qu'il portait à Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, et qu'il propagea avec tant de zèle dans sa paroisse de Châteaulin. M. Kerjean se plaisait à lui attribuer tout ce qui lui arrivait d'heureux. A tous ses dirigés, en quête de leur vocation, il recommandait de s'adresser à la petite Carmélite. La fête de ses noces d'or sacerdotales, 20 Décembre 1925, fut l'occasion pour lui de manifester publiquement sa piété pour Sainte Thérèse, il bénit une statue de La Sainte que les paroissiens offrirent à l'église en témoignage de reconnaissance envers leur Curé ...

L'après-midi du jour de sa mort, il avait encore béni une nouvelle statue de la Sainte à l'école libre de La Plaine. Le lendemain, il devait célébrer la messe en son honneur, et la chorale des jeunes filles, placée sous le patronage de la petite Sœur, avait préparé des chants se rapportant à la Sainte afin de les y exécuter, Cette messe, où les jeunes filles étaient venues nombreuses, sans se douter de la disparition si brutale de leur protecteur, fut la première messe de *Requiem* dite à son intention. Ce même jour, dans tous les Carmel de France, on faisait l'office de Sainte-Thérèse de Lisieux. Cette fête, nous l'espérons, M. le chanoine Kerjean La célébra au Ciel.

*Semaine religieuse de Quimper et Léon, 1926, p.726*

